

**CONTINUITÉ ET RUPTURES EN PSYCHIATRIE
D'un lien indéfectible**

Paru in : *Annales médico-psychologiques*, 1990, 148, n°3, p.301-308.

[Chez J.-J. Rousseau] On voit le bond que le concept d'aliénation fait d'un seul coup; il ne désigne plus une transaction déterminée, mais un acte fondateur, un acte total, qui engendre le corps politique (...). La promotion du concept est considérable : il fait le passage de l'état de nature à l'état de société (...); l'aliénation crée quelque chose, puisqu'elle instaure l'humanité dans son statut; [Chez Hegel] l'aliénation veut non seulement réunir le tragique et le logique, mais plus fondamentalement encore, le rationnel et le réel.

Paul Ricoeur, article : « Aliénation »,
In : *Encyclopaedia Universalis*, 1970.

Le développement de la science comme activité autonome est activé sans doute par la grande industrie, mais il la rend possible, il transforme la division accidentelle du capital et du travail en une division essentielle, il est le plus puissant agent d'aliénation en établissant à tous les niveaux du social une scission décisive entre activités intellectuelles et activités manuelles. Cependant la dialectique d'aliénation enveloppe aussi celle de la science; Marx dit que celle-ci complète l'aliénation de l'homme mais en même temps précise qu'elle se développe elle-même sous une forme aliénée, qu'elle reçoit ses buts et ses matériaux du commerce et de l'industrie.

Claude Lefort, « L'aliénation comme concept sociologique »,
in *Les formes de l'histoire* Gallimard, 1978, p. 49-68.

L'observation dont nous allons faire cas est remarquable par la continuité qui la caractérise, continuité qui nous sera l'occasion, *a contrario*, de pointer un certain nombre de maillons faibles qui favorisent certaines ruptures courantes dans le cours d'une analyse, mais aussi la signification que prennent ces ruptures.

La patiente, que nous nommons Ordalie et dont le cas servira de support à notre parcours, était de celles dont on pense habituellement que leurs conditions d'existence et leurs aliénations, sont telles, qu'il serait inopérant de leur proposer une analyse. C'est donc au bout de quelques six à huit ans de psychothérapie de « soutien » qu'elle s'est présentée devant nous avec un certain nombre de symptômes, dont elle savait à quoi ils devaient s'articuler dans son histoire, sans que cette connaissance ait rien changé aux troubles dont elle se disait affligée.

Il nous a semblé qu'en dépit de son déjà *long* cheminement analytique, cette personne d'une quarantaine bien entamée, avait sûrement quelque chose à réaliser et qu'il était temps de lever la limitation, la frustration, ressentie par elle comme telle, qu'avait constitué le fait qu'on lui ait refusé une analyse.

Les manifestations cliniques pour lesquelles elle était venue (insomnies rebelles et fréquents épisodes dépressifs) passaient au second plan eu égard à la demande apparemment sexuelle et insistante qui était la sienne auprès de son mari, et son corollaire: l'impuissance tout aussi insistante de ce dernier à la satisfaire. L'entrée en analyse de l'intéressée, que nous nommons Ordalie, a eu pour effet immédiat de répartir les places du conflit: le mari était clairement affirmé comme substitut maternel, l'analyste venant d'emblée occuper la place du mort que tenait pour elle son père.

C'est donc dans ces conditions que son analyste prit son parti de faire effectivement le mort, d'autant qu'elle suffisait amplement à mener son affaire. Nous avons assisté à une avalanche de rêves, chacun d'entre eux venant interpréter, comme il se doit, l'intégralité des enjeux, tels qu'ils se trouvaient spécifiés au tour de parole précédent. Dans ce dialogue de la patiente avec elle-même, il était loisible de repérer des moments forts qui, comme nous allons le voir, annonçaient une terminaison prochaine de la cure. Du moins est-ce le sentiment que l'analyste eut à plusieurs reprises (avec la nécessité de faire le deuil du cas, afférent à cette issue annoncée) puisqu'en dépit d'une stabilisation tout à fait enviable, la patiente persistait à venir, et donc à rêver.

Il convient de dire que cette Dame semblait relativement peu handicapée par ses troubles, et qu'elle menait à la fois une vie professionnelle d'enseignante et une vie de famille très prenantes, sans compter une foule d'activités annexes, sur le plan religieux, artistique, sportif, etc.

Sa plainte, qu'elle psalmodiait à chaque séance, s'accentuait lorsqu'elle n'avait pas de rêve « à rapporter », mais les rêves manquaient rarement. Nous en avons consigné personnellement certains, assortis de nos propres remarques, parfois, d'une tentative de synthèse, mais le plus souvent elle nous remettait des petits billets, voire des carnets entiers, où elle notait ses rêves, et dont nous avons repris la teneur.

1°. Un premier résumé du cas s'impose ici. En effet, nous avons au départ un cas réputé difficile, le précédent analyste ayant jugé que la tentative psychothérapeutique ne faisait qu'aggraver la symptomatologie. Puis, par nos soins, la patiente est passée d'un rythme de deux ou même d'une seule séance par mois (en face à face), à trois séances par semaine (sur le divan).

A ne considérer que sa demande consciente, telle qu'elle l'adressait à son mari, et puisqu'il était hors de question pour elle de divorcer, elle n'avait apparemment d'autre recours que de prendre un amant ou d'être condamnée à la sublimation. En réalité nous lui avons laissé le soin d'inventer le parti à prendre, et c'est ainsi qu'à travers ses rêves elle a fini par dire ce qu'il en était du but par elle réellement poursuivi.

Un mois environ après le début de sa psychanalyse la patiente relate une sorte de rêve programmatique (du 14 juin de l'an 01 de son cursus sur notre divan), en fait un double rêve, qui constitue une sorte de relevé des motifs conscients et d'autres qui le sont moins, qui l'ont conduite sur le divan. Voici la première partie de ce rêve-programme dont on voit d'emblée qu'il s'agit de la réalisation négative de trois vœux

J'étais en route vers ici ; je devais faire trois courses. D'abord je devais acheter dans une librairie les œuvres complètes du « Mariage de Figaro » ; ça manque.

Ensuite : du tissu pour une chemise de nuit ; même réponse.

Enfin je devais acheter trois disques dont deux classiques qui sont là.

Comme il me reste de l'argent je demande un disque de musique folklorique d'Amérique latine; là on manque (c'est une musique beaucoup moins académique, précise la rêveuse, beaucoup plus près de l'instinct).

Il s'agit donc de l'insatisfaction hystérique de trois vœux : dans l'ordre du savoir (sur le sexe), dans l'ordre de la féminité (comme mascarade) et dans l'ordre du transfert (l'analyste étant peint aux couleurs de l'exotisme et du pulsionnel).

Le second rêve est une sorte de gros plan centré sur la question de la féminité en tant que refusée de la part de la mère, mais cette féminité est curieusement un objet transitionnel qui se transforme : c'est d'abord une gare, puis un jouet (une maison miniature), et enfin la patiente a dans le rêve le geste de s'en faire une culotte. Il s'agit d'un objet dédoublé à l'instar des deux culottes dans un rêve du petit Hans. Le tout se termine dans la salle d'attente de l'analyste où elle lui laisse l'objet du conflit : son fils aîné P.

Dans son commentaire de ce double rêve la patiente dit :

J'ai commencé à avoir des troubles du sommeil après la naissance de P. Comme si ma mère, n'ayant pas (ou mal) accepté les excréments de bébé, elle n'a pas accepté non plus au-delà de la tombe mon mariage, qu'avec réticence, et le fait d'avoir un enfant aussi.

Le lendemain (15/6 01) survient un rêve qui tente de livrer en quelque sorte la clé de la structure subjective, sous la forme d'une topologie intéressante qui comporte diverses coupures et mises en continuité, le résultat le plus clair de l'opération (présentée comme d'un intérêt sexuel) étant la mise en valeur de certaines lettres extraites du blason familial. Voici ce que j'ai retenu de son récit :

Elle est dans la maison de son oncle (oncle qui, dans un rêve antérieur la supplie de se déshabiller et la poursuit de son regard jusqu'à la salle d'eau, pour l'observer par le trou de la serrure). Elle a pour tâche de restaurer de vieilles paires de drap. Cela consiste à les couper par le milieu, à en ôter la partie centrale et à les retourner de façon à ce que les bords, qui initialement étaient à la périphérie du drap, viennent se rejoindre le long d'une couture médiane. Ceci a pour résultat qu'à la fin de l'opération, les initiales brodées de rouge, s'accumulent à présent sur le milieu du nouveau drap.

Ce travail est observé par un personnage apparemment anodin, une belle-sœur de la tante. Et de fait, sur intervention de l'analyste, il s'avère qu'il s'agit d'un personnage encarté en quelque sorte dans le rêve et donc c'est à lui que ce rêve est dédié. Il s'agit d'une sage-femme, à la voix autoritaire.

Enfin, Ordalie, m'avertit que les draps, encore que marbrés, sont blancs, couleur de lait; lait qu'elle a en horreur, surtout quand il est chaud. Il s'agit donc bien du blason d'une phobie, mais laquelle ? La semaine suivante (24/6 01) Ordalie me rapporte un rêve de père mort (elle en avait déjà fait d'autres de ce genre), qui est aussi un rêve de castration que voici (A) :

Il y a beaucoup de gens. Son père est mort. Il est roulé dans un drap comme un bébé. Il a les deux jambes coupées ; c'est affreux.

Vient ensuite le récit d'un rêve qui précède celui-ci (B) :

Ordalie demande à son père de la conduire au lycée où elle est professeur. Son père refuse. Son frère le remplace. Elle est fâchée et boude. Elle a envie de dire des tas de choses désagréables à son père et se sent gênée.

Cette gêne est reliée en fin de séance à celle qu'elle éprouvait face à sa camarade d'enfance, dont il est question dans le rêve relaté de la semaine précédente, où cette camarade apparaît comme initiatrice sur le plan sexuel. La demande adressée au père, qui est d'aller au lit, est en fait une demande d'initiation qui s'inscrit dans la suite du premier vœu de son rêve-programme.

Un autre rêve de père mort s'accompagne d'un certain ésotérisme qui constitue une bonne approche de la fonction paternelle qui est rien moins qu'un modèle de transparence :

Une femme d'un certain âge m'apporte un grand papier blanc imprimé de bleu qui a servi à emballer les vêtements au départ d'une teinturerie. Cette femme déduit des signes portés sur ce papier, entre autres des idéogrammes disposés en équerre, la mort du Père.

Un souvenir : celui d'un vélomoteur offert par le père, qui ne marchait pas et qu'elle voulait tout le temps jeter dans le Doubs, nous permet d'abord de rappeler l'adage : « dans le Doubs abstient loi ». Ensuite nous pouvons écrire l'équation : vélo = enfant refusé par le père, et donc de présentifier le non-du-père chaque fois que le terme « vélo » interviendra par la suite.

2°. Ici, seconde tentative de synthèse du cas : tout va très vite, les significations habituellement bien enfouies dans l'inconscient sont tout à fait verbalisées et donc symbolisées; il n'y a pas d'acting en dehors de la profusion de rêves, et l'on est étonné de constater qu'entre le récit de ces rêves la patiente poursuit ses litanies et plaintes habituelles, ainsi que ses prises médicamenteuses sporadiques.

Évidemment, le transfert noué avec le précédent analyste reste discret, et il est difficile de se prononcer sur sa dissolution prochaine ou sur son caractère endossable, ou non, sur le compte du nouveau titulaire du fauteuil analytique.

Certes la patiente a souhaité la mort de sa mère mais la mort prématurée de cette dernière (« selon » ses vœux) l'a privée de la possibilité de lui crier sa haine (28/6 01) :

J'ai violemment souhaité la mort de ma mère. Je redoute de sa part des représailles. Je crains tout abandon au sommeil, toute perte de conscience.

Les représailles redoutées de la part de la défunte lui seront prétexte à des pratiques d'occultisme auxquelles elle tente d'associer son analyste. Par ailleurs, un jour, sur un mode anonyme et au téléphone elle criera à son second psychanalyste un « sagouin » sonore, le laissant fort perplexe sur la «s'aguïnité» ainsi surgie.

Néanmoins, le travail analytique se poursuit. Certains thèmes passent comme des météores, tel celui d'«un enfant est tué » (12/17 01), sous la forme d'un tract en cinq morceaux qu'Ordalie identifie aux *Cinq psychanalyses* de Freud. Autre thème persécutif a minima, sur un mode oral, consiste à faire manger certaines choses à la malade, du genre gésier (12/10 01) ou huîtres (2/7 01). A propos d'huîtres son père lui aurait dit : « avant de te lâcher dans le monde tu me goûtes ça ! » ;

Un rêve d'enfance se trouve évoqué à propos du rêve du (5/7.01), pour faire surgir la menace de castration sous la forme d'une queue coupée :

Sur une colline, son père tient la queue d'un renard et la queue coupée a l'apparence d'une tranche de saucisson. D'où l'évocation de l'idée de castration. La femme châtrée a peur du viol, car elle est « entamable».

Parmi ses fantasmes il en est qui la conduisent à l'orgasme spontané, tel celui du (2/11 01) où Ordalie déclare : « Je dois nettoyer l'entrée de la maison d'une dame, entre temps elle a une visite ». Ailleurs, elle rêve d'un visiteur qui se serait introduit dans la cave. Mais la crainte de l'échec sur le plan sexuel est tout aussi forte, ce qui nous vaut des rêves (13/12 01) où le mari « quitte la table avant la fin du repas », et où la patiente exprime la crainte de « n'avoir pas ce qu'il faut », notamment des draps.

Deux ans plus tard (4/10 03) la problématique de la découverte de la différence sexuelle est évoquée par le biais d'un animal phobique, un taureau. Son dégoût pour les organes sexuels féminins s'exprime dans la foulée par l'évocation d'une « 2 CV pas terminée ». Est-ce à dire qu'une « deux pattes » c'est moche parce qu'elle n'en aura jamais « trois » ?

Un an et demie s'écoule encore (3/3 05) avant que le cycle ne repasse par le point zéro de sa problématique, à savoir son premier accouchement, qu'elle évoque d'une façon quasi laconique, après qu'elle se soit accordé deux jours de repos à la suite d'une nuit d'insomnie :

Il y a sur le sol une dame qui accouche. Autour d'elle une dame médecin, la patiente, sa sœur et un monsieur.

On s'attendait qu'au terme de ce long parcours la patiente prenne ses distances avec l'analyse, ayant en quelque sorte fait le tour de la question. Eh bien, Non!

Un an encore (19/5 06) se passe et surgit un rêve tel que voici de nouveau l'analyste en transes, puisque c'est sûr, ça y est, il le tient son rêve de fin d'analyse, avec franchissement du fantasme (voyeuriste), destitution du sujet supposé savoir (S.S.S.)... la signification de l'énigme de la naissance, désêtre de l'analyste (enfin édenté) et tout le toutim! C'est merveilleux, c'est un rêve d'anthologie, il n'y a rien à y redire, c'est parfait jusqu'au final, mais nous n'en reproduisons ici qu'une partie:

« Je suis dans un château style haute époque. Je sais qu'en même temps il s'agit de la ferme de mon oncle. Je me trouve dans une chambre avec lit à baldaquin. Lumière dorée, ambiance de roman policier, genre Agatha Christie. Plusieurs portes. Je découvre que dans l'une d'elles on a pratiqué à hauteur des yeux deux trous éloignés l'un de l'autre [cf. rêve du (15/6 01), où l'oncle l'épie]. J'en découvre un 3^e plus grand dans la partie la plus épaisse de la porte. Je m'indigne qu'on veuille ainsi m'épier [mes -pieds] ! Puis je me trouve de l'autre côté de cette porte, dans la pièce contiguë .

Je regarde par ces trous et découvre que les autres portes sont décorées de portraits dont les yeux sont des yeux qui voient et dont les bouches, entrouvertes, contiennent une langue mobile, qu'on peut donc leur faire tirer en signe [de] vengeance ou de moquerie ».

De fait, elle leur tire la langue, en notant que c'est le premier geste qu'elle a eu à l'égard de ses grands parents paternels, qui, lors de son retour en train de Z., se sont par hasard trouvés dans le même train qu'elle. En effet à l'âge de quatre ans elle a été mise en sanatorium à Z. au moment de la naissance d'une petite sœur et elle en a longtemps voulu à ses parents de l'avoir ainsi « abandonnée ».

Ce qui mérite d'être retenu dans les commentaires de ce rêve ce sont ses conclusions.

La supériorité de l'analyste qui sait, sur l'analysant qui découvre, et que ses découvertes font pleurer, a déclenché un sentiment de vexation qui est à l'origine de ce rêve, ainsi que du suivant. La découverte du rêve semble être que là où je croyais trouver quelqu'un qui sait (puisqu'il épie) en fait il n'y a personne : le vide ou l'infini. En fait personne ne sait, ou celui qui sait n'est personne. Son existence est niée. Autant dire que je le supprime.

Dans la suite de ce rêve il apparaît que l'analyste s'embrouille lors d'un séminaire et qu'en plus il est édenté. Ordalie se définit comme « *a motherless child* » et ajoute : « Je n'aurais sans doute jamais fait d'analyse si ma mère avait vécu. ».

[Le fait que l'analyste se casse les dents sur son cas, et qu'elle prend conscience que « personne ne sait », mène à l'évidence à la désupposition du savoir de l'analyste, ce qui connote, du moins on serait en droit de le penser, un dénouement du transfert]. Cependant, l'analyse se poursuit, et on est conduit à se demander pourquoi. D'où la nécessité de serrer de près ce qui se dit et de bien distinguer le registre des relations à l'objet et celui des identifications. Car il est important en effet de pouvoir suivre les métamorphoses de l'objet dans la cure, de mesurer la latitude du sujet à son égard, l'amplitude du champ de significations qu'il balaie, la tonalité affective qu'il prend. Notons ces deux belles définitions que François Baudry donne de l'amour et de la haine dans son opuscule intitulé *l'Intime* (aux Éditions de l'éclat, 1988, p. 72); l'amour « serait avoir accès en même temps à l'objet et à l'Autre » ; la haine serait « atteindre l'Autre par la destruction de l'objet ».

Toute autre est la voie des identifications, qui semble simple en théorie, mais difficile à démêler en pratique, les aliénations du sujet en analyse étant souvent très proches de celles de l'analyste lui-même.

Bien sûr, l'analyste est censé avoir poursuivi sa cure assez pour franchir un certain nombre de seuils, pour analyser la logique propre à un minimum de discours (dans lesquels on retombe toujours, par la force des choses), et enfin, pour apprécier la valeur propre de l'inconscient «hors discours » en quelque sorte).

Le terme d'aliénation, que nous utilisons en la circonstance, est un terme qui a mal vieilli, ainsi que nous l'explique Paul Ricoeur, et qui a surtout maléficié de l'énorme extension qui lui a été donnée dans les années soixante au point qu'on ne sache plus ce qu'il désigne. Pratiquement abandonné par les sociologues (cf. la citation de Claude Lefort que nous donnons en exergue), qui en furent les principaux usagers, ce mot-valise trouve aujourd'hui des crypto-équivalents, qui tous portent le stigmate de leur paradigme, à savoir que c'est un concept qui marque à la fois une continuité et une rupture. [Positivée, l'aliénation devient aujourd'hui (en l'an 2003) synonyme d'émancipation, autre nom du sacro-saint salut des âmes].

De son côté Jacques Lacan a tenté de spécifier son usage en psychanalyse en lui assignant une opération qui désigne un *vel*, [un choix impossible], un «ou bien ou bien», sur le modèle du slogan : « la liberté ou la mort », *vel* constitutif du fantasme en tant que tel, mais aussi surgi aux racines de la subjectivité, au niveau de ce qu'il nomme le stade du miroir.

Il l'illustre parfois par le jeu dual de deux syllabes, dans le «*fort/da*» freudien, [paire ordonnée où le *fort* n'est pas sans le *da*], pour y pointer l'effet fondamentalement aliénant du signifiant, mais aussi les voies par lesquelles l'interprétation opère.

Dans son *Séminaire sur les quatre concepts* (Livre XI, p.218). Lacan précise que «ce qui structure le niveau du plaisir donne déjà l'amorce d'une articulation possible de l'aliénation» et que «c'est la reconnaissance de la pulsion qui permet de construire /.../ le fonctionnement /.../ de division du sujet ou d'aliénation ». Cette division (rappelée dans les *Écrits*, p.839) est donc chez lui inhérente au «choix forcé» qu'impose le *vel* aliénant et qui «à tout coup se solde par un manque» (*Lettres de l'École Freudienne*, n°2, p.14); [Choix forcé, dont l'assomption par le sujet *infans* constitue ce que Freud nomme le « masochisme primordial »].

Ce qui nous importe, c'est la place que Lacan accorde à cette aliénation (couplée à la séparation dans le fantasme), puisqu'il fait dépendre le passage à l'acte et l'acting-out d'une bifurcation, selon que le sujet choisit respectivement les branches permise ou interdite du *vel* aliénant.

Or, à prendre en exemple l'énoncé « la liberté ou la mort », on voit la portée d'acting-out que prend toute forme d'insurrection, mais aussi l'interprétation qu'apporte l'issue qu'il lui sera réservée: la mort effective ou la reconnaissance que l'Autre (en l'occasion) n'était qu'un « tigre en papier ». Ce qui choit dans ce dernier cas est un faux-savoir corrélatif d'un faux-être, que seul l'acte pouvait mettre en évidence. Cette problématique de l'acte est loin d'être absente de notre observation, ne serait-ce que sous la forme de ce flux de rêves qui constitue en lui-même une arme imparable, encore que coûteuse. Faut-il que les proches de la patiente aient été culpabilisés par ses symptômes pour qu'ils s'abstiennent de protester (vigoureusement) contre les dépenses sérieuses qu'occasionnait la continuation de la cure ?

A contrario, il convient d'évoquer l'acting, qui envahit le tableau clinique jusqu'à perturber le cadre de la cure dans les cas-limites, qui, comme par hasard, bénéficient de la quasi gratuité de soins (du moins en France). Ce que cette gratuité leur assure c'est de n'avoir pas à passer par un *vel* du genre « la bourse ou la vie » ; toutefois il leur reste l'aliénation paranoïaque qui s'énonce « c'est lui ou moi », dont Lacan prétend qu'elle daterait (*Écrits*, p. 98) « du virage du je spéculaire au je social ».

D'autres auteurs, tel André Green, s'efforcent de trouver une explication à ces fréquents actings dans les cas-limites, et qui en constituent une des difficultés principales, en renvoyant à l'archaïque, dont l'inconvénient majeur est que, chez Freud, il est susceptible de recevoir bien trop d'interprétations.

C'est donc sur la base du maintien d'une aliénation, d'un Lien Indéfectible, qu'on pourra se poser à présent la question de l'apparente continuité dans le temps de la cure d'Ordalie.

Le rêve suivant pose clairement la question de l'aliénation religieuse, mais aussi celle de l'aliénation sexuelle, alors qu'on est en pleine période de féminisme militant. Dans ce rêve, qui s'inscrit dans sa sixième année de divan (4/7 06), il est question en effet d'« achever », d'achever la cure évidemment. Cela risque en effet de s'achever mais sur le constat d'un échec, celui de ses relations avec son mari, qu'elle ne parvient pas à transposer du plan du particulier à celui de l'universel.

Il convient d'être attentif au symbolisme qui traverse ce rêve, à savoir celui, christique, du pain et du poisson, car « achever le poisson » est une chose, en finir avec le pain en est une autre.

Il suffit de se souvenir que le pain vient de chez la boulangère, dont le mari est spécialiste pour ce qu'il en est de dégivrer des frigidaires [ce n'est pas le mari de la Belle Bouchère, chère à Freud, mais presque]. Il y a donc du côté du pain une filière eschatologique qui se dessine et qui traverse celle du poisson. De l'une à l'autre se produit l'effet structurant de cette trouvaille du rêve, qui est celle d'un « museau de poisson éclaté comme un petit pain ». [Belle figure de rhétorique pour désigner le sexe féminin].

Ici Ordalie dénonce toute forme de violence, et ne fait appel à Freud que parce qu'il semble avoir reconnu (du moins dans une première version) la réalité traumatique d'une sexualité subie. Dans un autre rêve, le père est à l'origine d'excès, qui se soldent par une détérioration de l'appareil génital d'une petite fille. Et la patiente n'a pas besoin des encouragements à la méfiance que prodiguent aujourd'hui certaines associations aux jeunes enfants envers les adultes, pour développer dans son rêve des craintes à thème de persécution et de spoliation.

Une série de rêves consignés dans un carnet, nous permet d'évoquer la dixième année de la cure d'Ordalie.

Il apparaît qu'à côté des voies de l'homosexualité ou de l'exhibitionnisme, qui constituent autant de formes d'hyperadaptation aux exigences drastiques de notre temps, voies auxquelles elle ne fait apparemment que songer, il y a évidemment celle des hommes, mais pourquoi alors souffrent-ils d'éjaculation précoce ? Pourquoi leur désir est-il si inconstant ? (12/2 10) « Le train part sans moi ».

Ce que la rêveuse commente en disant qu'aussi longtemps que sexualité signifiera pour elle « catastrophe » rien ne pourra changer. C'est ainsi que la patiente explique que l'exercice de la sexualité est, certes pour elle, une drogue, et qu'elle déprime en cas de manque, mais que cette drogue la rassure sur son existence.

C'est ici que l'obéissance freudienne de la patiente est le plus affirmée. En effet Ordalie lisait Freud dans le texte et effectuait parfois des traductions. Il se peut qu'elle ait lu ceci dans *Malaise, de la civilisation* :

Telle qu'elle nous est imposée, notre vie est trop lourde, elle nous inflige trop de peines, de déceptions, de tâches insolubles. Pour la supporter, nous ne pouvons nous passer de sédatifs (cela ne va pas sans « échafaudages de secours », a dit Théodor Fontaine). Ils sont peut-être de trois espèces : d'abord de fortes diversions, qui nous permettent de considérer notre misère comme peu de chose, puis des satisfactions substitutives qui l'amointrissent; enfin *des stupéfiants* [nous soulignons] qui nous y rendent insensibles.

Que la toxicomanie ait quelque vertu apotropaïque, pour ce qu'il en est de conjurer le mauvais sort, apparaîtra chez Ordalie assez probable, puisqu'à la séance du 4 mai de l'an 10 de son passage au divan, elle se dit : « Je suis la remplaçante d'une morte dont je porte le nom ». Cette question du nom essentielle, comme on s'en doute, et qui a été évoquée en multiples reprises dans la cure, ne peut absolument pas être traitée ici. Nous devons noter, toutefois, qu'Ordalie travaille pour le renom de sa famille qui a compté au moins deux personnages mondialement connus au XX^e siècle.

Ordalie oscille en fait entre l'aliénation au signifiant (et donc au discours) et l'addiction au signifié aphanistique qu'elle nomme drogue.

Le recours au seul symbolique, au Nom-du-Père, à la loi, est chez Ordalie par trop labile, trop peu crédible, pas assez en tout cas pour faire contrepoids à la nécessité qui est la sienne de restaurer son narcissisme miné par les failles du réel, et de soutenir une certaine image idéalisée, mais toujours menacée, de sa féminité.

A côté de cette nécessité de la restauration du narcissisme d'Ordalie, un second fil de la cure est constitué par ses rapports conflictuels au couple parental. Mais, en réalité, les effets de diffraction de cette nouvelle série de liens dans le champ extensif du social, passe par le lien transférentiel à ses analystes, et plus particulièrement envers le dernier. C'est donc ce lien transférentiel que nous examinerons en priorité.

A certains moments la patiente cherche à se remémorer ce qu'elle a retenu des dires de son analyste. Ainsi en (8/3 10):

De ce que Stoianoff a dit il ne me reste que les expressions : « soumise aux jugements des autres ; soi-disant normalité ; dans ce comportement qu'y a-t-il qui ne puisse être dit ?, une dame laisse partir son mari tous les soirs sans réagir, qu'en pensent les autres ? »

La relation transférentielle est loin d'être de tout repos puisque la patiente sait qu'elle doit renoncer à un lien préférentiel, sinon exclusif, avec son analyste, et a du mal à accepter les marques de confiance ou d'attention qu'il lui prodigue, en tant qu'auditeur bienveillant, au point de l'accuser (27/4 10) de « démagogie ».

Parfois, à titre de rétorsion, la patiente écrase des fourmilières (18/5 10) dans son jardin, ou alors mentionne le fait qu'elle prend toujours des médicaments (qu'elle se fait prescrire par un autre, 20/5 10). Mais en dehors de ce que nous venons de signaler, les tentations transgressives d'Ordalie ne vont guère au-delà de la satisfaction en rêve de quelque pulsion exhibitionniste (8/5 10).

Doit-on admettre après-coup qu'il s'est joué à ce moment (au-delà de la dixième année de cure) entre Ordalie et son second analyste un jeu de répliques, l'analyste y allant de sa « séduction » et Ordalie n'ayant autre choix que de se montrer bégueule ? Toujours est-il qu'en rêve, cette séduction, le père l'exerce de façon insolite à travers des présents symboliques (28/1 10) :

Une cour de lycée. A côté la télé montre un quatuor d'enfants ; il s'agit de filles élégantes ; il y a un vélo antique dégonflé. Papa vient à une rencontre avec de la vaisselle d'argile.

Le « vélo antique dégonflé » est à comparer au « vélo = enfant refusé par le père » du début (24/6 01), de façon à mesurer le chemin parcouru. Toutefois il y a, en plus d'une dissension dans le couple parental (peut-être pour une question de boisson discrètement évoquée ailleurs), un contentieux qui porte sur le fait que la patiente n'a pas été correctement conseillée en matière de contraception.

Elle ne désespère pas de remettre ça sur le tapis avec le parent encore vivant, ou avec un substitut (4/3 10).

Visiblement ce problème prend des proportions quasi persécutives, encore que maintenues dans le cadre symbolique de par la fonction onirique. Il en reste une culpabilité certaine sur le plan du conscient comme dans le rêve suivant, où règne une animosité évidente.

Pour expliquer cette culpabilité en fin d'analyse, doit-on aussi prêter à Ordalie des phases au cours desquelles elle s'identifierait à son analyste ? La lecture de ses rêves n'en serait pas facilitée d'autant, puisque tout ce qu'elle dirait d'elle en rêve serait à virer au compte de l'analyste.

Voyons ce que cela donnerait avec le rêve que voici (19/12 09) où il serait en fait question de « la trahison de l'analyste » :

Avec N. on fait une ballade demain. Les étudiants n'ont pas d'argent. On y va. Passant devant le n° 20 je vais embrasser la famille. /Je trouve/ Mère au teint échauffé. Le baiser au traître. Monter à Golgotha. Je me demande si ces deux baisers ne sont pas [des] compensations de la trahison que je ferais si acceptant de ne plus assurer la vengeance de ma mère : pas heureuse; je consentais à la jouissance .

Or, il est manifeste qu'Ordalie parle ici en son nom propre, que son dire n'est point spécularisable et que personne, y compris son analyste, n'aurait été en mesure de lui souffler cette phrase.

La séduction, qu'elle soit exercée par le père ou par un autre, est vécue en rêve comme une effraction et donc comme un vol/viol. Mais il arrive aussi que le père soit menacé (5/4 10) :

Cambriolage au n°20, Désordre. Du salon sort un type genre malgache. Il veut quelque chose. D. refuse. Il se retourne, un autre sort avec un pistolet. Père est-il atteint ? Je pousse de la main pour dévier le pistolet.

Son souci principal s'avoue comme désir de contrôle sur soi-même et sur la féminité dont elle se méfie. C'est ainsi qu'en (5/12 10) Ordalie profère: « Je n'aime pas perdre le contrôle des situations » ; ou encore (en 8/12 10) ; « Les filles de la classe 1 représentent la féminité qui s'agite et que je ne domine pas ».

Freud, mine de rien, a donné une réponse claire à cette question de l'aliénation dans le sexuel et de sa solution via le transfert, dans *Malaise dans la civilisation* (P.U.F., 1929/1971, p. 52) :

Nous avons signalé plus haut ce fait d'expérience que l'amour sexuel (général) procure à l'être humain les plus fortes satisfactions de son existence; elle constitue pour lui à vrai dire le prototype de tout bonheur.

Nous ajoutons qu'en s'engageant dans cette voie on se rendait ainsi, et de la manière la plus inquiétante, dépendant d'une partie du monde extérieur, à savoir de l'objet aimé, et que l'on était exposé à une douleur intense du fait de son dédain ou de sa perte s'il était infidèle ou venait à mourir

...

Il est réservé à une faible minorité d'entre eux, grâce à leur constitution, d'atteindre tout de même au bonheur par la voie de l'amour, mais pour cela il est indispensable de faire subir à la fonction amoureuse de vastes modifications d'ordre psychique. Ces sujets se rendent indépendants de l'agrément de l'objet au moyen d'un déplacement de valeur, c'est-à-dire en reportant sur leur propre amour l'accent primitivement attaché au fait d'être aimé.

N'est-ce pas ce passage de l'*éromenos* à l'*érastès*, du désiré au désirant, déjà attribué à Socrate dans le « Banquet » de Platon, que Lacan relevait dans son séminaire sur le Transfert et l'assignait comme but sur la voie du dénouement du transfert ?

Mais peut-on s'attendre à une telle issue dans la cure, qui de l'avis de Freud n'était réservée qu'à «une faible minorité», et à quel prix ? Qu'il y ait là quelque chose qui touche à la fonction paternelle n'effleure plus personne, puisqu'il n'est plus question que quiconque puisse se prévaloir de cette position. Devenue position d'exception de par les mutations nécessitées dans notre civilisation, en raison de l'intrusion dans nos vie du sujet de la science, la fonction paternelle est pratiquement bannie de notre horizon mental et c'est pourtant vers cet autre horizon qu'Ordalie se tourne, allongeant son parcours d'encre quelques quatre années, parsemées de rêves nombreux.

Ordalie ne rêve pas de réformer radicalement l'Humanité et son ambition ne va pas jusqu'à éliminer les chromosomes Y de la surface de la terre, ainsi que certaines féministes le proposent, pensant en être quittes ainsi avec la « nuisance » masculine. Cependant elle prête une oreille plus qu'attentive aux augures qui annoncent la mort, voire la disparition du père en tant que tel.

Or, si elle ne parvient pas à opter pour cette perspective, il en est d'autres qui ont depuis longtemps franchi ce pas et leur descendance ne cesse de poser aux psychanalystes des problèmes nouveaux, habitués qu'ils sont de tout ramener au père. En cela notre observation est un quasi pamphlet, puisque de telles « névroses à papa » ne courent plus les rues, alors que rien, hormis le « systémique » ne se propose de s'occuper de ces cas « hors père » qui sont en passe de devenir majoritaires.

Ce qu'Ordalie a assurément refusé et mis en question, c'est la légitimité de cette position de thérapeute de droit divin, que des milliers de thérapeutes assument, sans prendre le temps de l'interroger, en masquant leur propre désir de faire exister cette position sous mille prétextes logiquement irrecevables.

Un parmi les derniers rêves de cette série (2/2 10) est particulièrement intéressant, dans la mesure où il est susceptible d'illustrer un des avatars de l'aliénation primordiale, celle du sujet au signifiant, celle qui, selon Lacan relève de la privation, celle qui se marque par sa disparition (aphanisis); ce qui disparaît ici, pour apparaître au terme de sa vacillation, c'est donc le sujet, sous les espèces d'une valise :

Je passe la nuit avec Père près de la rue C. de façon très primitive. Mes bagages sont en consigne, tout près. Ma valise a disparu. Je me plains à un policier qui ne réagit pas. /Il me/ donne une adresse ; j'écrirai, peut-être est-ce un échange. Il est tard, je devrais être au collège. Brusquement la valise réapparaît.

3°. Dernier retour sur le cas : bien que très réduite, cette observation permet toutefois de saisir l'ordre de nécessité qui a présidé à la longueur de la cure, qu'on peut considérer comme excessive, mais qui n'en demeure pas moins, pour une large part, l'œuvre de l'intéressée.

Car, contrairement à ce que l'on dit, la cure est loin d'être terminée lorsque le sujet en analyse se risque à désupposer à son analyste un certain type de savoir. On n'en finit pas à si bon compte avec la demande d'amour, au-delà de laquelle se profilent au moins trois sortes de franchissements, qui correspondent à d'autant de préjugés, à d'autant d'aliénations, dans des discours ambiants. Point n'est étonnant alors qu'au terme de treize ans de cure la patiente se soit décidée à s'en aller sur un rêve où il est question de l'argent, thème tabou par excellence dans nos contrées.

Voici, par conséquent, ce rêve que nous ne commenterons pas et avec lequel nous allons nous retirer (3/1 13).

... Je suis allongée sur un divan dans la gare face à la sortie et vous, vous êtes derrière moi mais allongé sur un autre divan. Vous portez dans les bras une sorte de colis enveloppé d'un papier qui baille et laisse voir quelque chose de blanc. Je me suis dit : « voici encore un paquet comme les font les hommes ». Vous tenez aussi une sorte d'affiche sur laquelle il est écrit un mot bizarre : *Muned* (imparfait anglais). Vous avez un air hilare et je vous dis : « moi ça ne me fait pas rire » ; ça me fait penser à « Munich ». C'est en fait C., et la façon dont je suis installée face à la sortie me fait penser qu'il faudrait que j'en sorte.

Lu d'une certaine façon douce, ça ferait Moon, qui est une secte avec un chef qui excelle à soutirer des sommes d'argent et c'est ainsi que depuis des années je viens ici me faire délester de **XXX** Francs. En réalité je pense que ce rêve veut dire : « pourvu que ça continue ».

DISCUSSION

Pr C. BARROIS. — Je poserai au Docteur Stoianoff-Nénoff deux questions fort simples : — qu'entend-il par «signifié» dans son discours qui se réfère assez nettement à la perspective lacanienne ? Or, si j'ai bien compris, l'existence même du «signifié » est pour le moins problématique : cf. le renvoi du « signifiant aux autres signifiants », le credo exigé dans l'ouvrage de Juranville : accepter, pour entrer en Lacan, une fois pour toute, qu'il y ait un signifiant sans signifié, etc.

— Ensuite, pour approfondir encore son souhait qu'advienne une psychopathologie sans se référer toujours à Papa, je lui demanderai s'il pense que ceci inclura aussi une psychopathologie qui ne se réfère plus à « Papa Lacan » ?

Pr PASCALIS. — Je pense comme vous que l'avenir de la vie psychiatrique moyenne nous échappe. Par contre, il me semble tout à fait possible que la «moyenne » sociale change et que nos concepts psychopathologiques actuels soient forclos.

M. LELONG. — L'effet « papillon » de M. le Dr Marchais n'est-il pas le ressaut d'une répétition avec un changement imperceptible impulsant le désir ? Cela n'explique-t-il pas qu'il y ait nécessairement une présence : — le psychanalyste, pour M. Stoianoff-Nénoff — pour que le travail soit opérant ?

Réponse du rapporteur — Pour reprendre la dernière question, je regrette de n'avoir pu entendre M. Marchais ; les chances qu'a un sujet de moins de trente ans aujourd'hui de « répondre » à une offre psychothérapeutique dépend du thérapeute dans la mesure où ce dernier consent à occuper momentanément la place que creuse la fonction paternelle. Fonction logique qu'on s'est contenté de méconnaître.

(Au Pr Pascalis je n'ai pas donné de réponse explicite puisque nous avons pu discuter en aparté pendant la « pause-café »).

Quant à la question concernant le « signifiant sans signifié » et l'implication lacanienne dans les thérapies de demain, je noterai d'abord que le signifiant phallique, en tant que connotant une signification prévalente, n'est pas ce dont se satisfait habituellement une femme. Il lui faut le signifié qui va avec le signifiant. C'est en quoi les femmes sont plus aptes à « comprendre » les « cas limites » et leur besoin d'homéostasie. Pour le reste je me contenterai de remarquer que le «systémique» et son grand frère «cognitivist» représentent le retour du refoulé lacanien au sein de la théorie, le retour du «tout logique» qui sied aux psychotiques, et que les psychiatres ont tant de mal à assimiler.

Résumé : *L'observation d'une patiente de 45 ans, suivie pendant treize ans en psychanalyse et ce au terme de six années de psychothérapie de soutien (avec un autre thérapeute), est remarquable par la continuité qui la caractérise, et qui sera l'occasion, a contrario, de pointer les maillons faibles qui favorisent des ruptures courantes dans le cours d'autres cures, mais aussi les significations que prennent ces ruptures.*

Les insomnies rebelles et les fréquents épisodes dépressifs pour lesquels elle était venue passaient au second plan, eu égard à la demande apparemment sexuelle, qui dissimulait, à son plus grand étonnement, une haine féroce envers ses parents, et s'accompagnait d'idées de préjudice et de persécution sur le plan sexuel, mais exclusivement en rêve.

La difficulté principale autour de laquelle la cure a tourné si longtemps a été l'aliénation aux discours dominants qui traversent notre société et qui, faute d'un recours au symbolique qui serait crédible, ne permettent pas que puissent être distingués fantasme et réalité. Ce n'est qu'à force de répéter ses griefs, dans une avalanche de rêves, que la patiente est parvenue à inventer, sans que l'on les lui souffle, les solutions qui seules pouvaient la satisfaire, et qui passaient non plus par la mise en cause de quelques individus mais par la prise en compte d'un malaise dans la civilisation.